



**HAL**  
open science

## Pensées dé-moralisantes pour une union libre de l'agriculture et de la métropole

Ehrmann Sabine

► **To cite this version:**

Ehrmann Sabine. Pensées dé-moralisantes pour une union libre de l'agriculture et de la métropole. Les Cahiers thématiques : architecture et paysage, conception, territoire, histoire, 2011, agriculture métropolitaine / métropole agricole, 11, pp.47-59. hal-04244687

**HAL Id: hal-04244687**

**<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-04244687v1>**

Submitted on 15 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License



# Pensées dé-moralisantes pour une union libre de l'agriculture et de la métropole

Sabine Ehrmann

« Moi c'qui m'plaît chez les filles, c'est la banlieue. »

Léo Ferré

À mon amie Elsa Bloch

## Raisons d'une métaphore

Le texte qui suit emprunte le chemin d'une métaphore qui lie agriculture et métropole aux genres sexués, l'espace agricole au masculin et la métropole au féminin<sup>1</sup>. L'auteur a conscience du double risque qu'elle prend. Le premier est de manquer de rigueur intellectuelle en empruntant à la caricature, risque lui-même double puisque engagé à la fois par le recours au genre et par le recours à la métaphore. Le second risque est de faire passer, sous couvert de la métaphore, un démêlé personnel à propos du féminin, hors sujet, mais qui trouve ici l'occasion de l'implicite. Ces risques ne seront ni évités ni dépassés. Je les prends dans l'hypothèse qu'ils sont aptes à communiquer une « ambiance » qui soumet selon moi notre pensée de l'agriculture à la caricature et à des considérations que je qualifierai de morales. Je tiens la métaphore des genres pour capable d'ouvrir une réflexion sur ces considérations et les dé-moraliser. Il s'agira synthétiquement de désencombrer le rapport agriculture/métropole de la morale installée par les fantasmes qui règlent les relations ville/campagne.

Certaines lectures préalables à la parution de cet article m'ayant alertée sur des malentendus possibles, je tiens à dire trois choses en guise de préambule.

1. Le mot « genre » est utilisé tout au long du présent texte pour signifier strictement l'ensemble des représentations culturelles sur lesquelles se fondent la reconnaissance et la conformation sociale des sexes. Ce terme n'est lié dans mon esprit à aucune forme d'essentialisme qui prétendrait définir l'identité sexuelle. J'emploie ici le terme de « genre » pour, tout au contraire, permettre cette distinction, importante à mes yeux, entre le sexe et le genre. Pour simplifier, je dirais que le mot genre est ici, à peu de chose près, synonyme de cliché. Je prie la (le) lectrice(teur) de considérer ces clichés avec ironie.
2. Je ne suis pas écologiste. Ceci ne signifie pas que je sois anti-écologiste. L'écologie me travaille.
3. Je suis féministe. Le rôle, le statut et le droit des femmes sont pour moi sujets de réflexion et je considère avoir quelque chose à *faire* de cette réflexion. Je ne dis pas ceci dans un but déclaratif mais par souci de clarifier pour la (le) lectrice(teur) la teneur de certaines de mes formulations.

L'hypothèse est la suivante : l'aménagement territorial, les débats sur le devenir de nos espaces urbains et ruraux, seraient aujourd'hui dominés par la réglementation des fantasmes. Cette réglementation, c'est ce que j'entends par morale. La glose et l'iconographie écologique dominante – à laquelle je ne réduis pas le souci écologique – ont

tendance à nous faire confondre ici morale et éthique, réglementation des fantasmes et principe de relations. Il ne s'agit pas de critiquer les fantasmes en eux-mêmes. Il s'agit de rappeler que là où le fantasme est en situation de domination, il n'y a pas d'éthique possible, qu'il n'y a peut-être même pas de réflexion possible. Là où le fantasme est en situation de domination, il y a fixation.

La métaphore genrée offre de mettre en critique une de ces fixations caractéristiques de notre époque mêlant « naturomania » et « urbanophobie », fantasmes conjoints d'une agriculture naturalisée, nourricière et revenue de la production industrielle d'une part, et d'une ville biologisée, consumériste et revenue de l'urbanité d'autre part. L'agriculture n'assurant pas la naturalité, la métropole n'assurant pas l'urbanité, ce fantasme censé mener dans le meilleur des mondes à leur bonheur commun mène, de fait, à leur divorce actuel. C'est aux conditions possibles d'un « remariage » (S. Clavell) que s'intéresse la présente réflexion. Il s'agit à cette fin (*happy end*) de chercher à tirer parti de la « crise conjugale » actuelle en la considérant comme une occasion pour l'agriculture et pour la métropole de s'émanciper et de redéfinir leur genre sans en venir à se dénaturer l'une (et) l'autre.

## De l'asymétrie et de la compensation symbolique

Le recours à la métaphore genrée offre, d'une manière qui pourra d'abord paraître paradoxale à certain(e)s, le moyen d'un retour à l'éthique. L'emprunt au « couple » féminin-masculin n'a pas pour principe d'enfermer le rapport agriculture-métropole dans un rapport duel de différenciation ou d'opposition, mais de l'installer dans le schème d'une relation asymétrique. Faut-il rappeler que la relation du féminin au masculin n'est pas réglée par le duel mais par l'inégal, que les distinctions instaurées par les genres installent, confortent, entretiennent non pas des relations mais des images typiques, et que ces images, suffisantes et nécessaires peut-être dans le champ

1- L'article qui va suivre a relu principalement trois essais philosophiques : les essais de Judith Butler sur la performativité du genre, ceux de Stanley Clavell consacrés au cinéma hollywoodien des années 1930 et 1940, et un texte critique de Catherine Malabou. Ces œuvres ne seront pas citées. Elles sont moins des objets d'étude que des références aux côtés desquelles ma réflexion aura cheminé. Butler (Judith), *Trouble dans le Genre. Pour un féminisme de la subversion*, pour la traduction française, Éditions de la Découverte, Paris, 2005. Malabou (Catherine), *Changer de différence. Le féminin et la question philosophique*, Éditions Galilée, Paris, 2009. Clavell (Stanley), *Le cinéma nous rend-il meilleurs ?* Paris, Bayard, 2003, et *À la recherche du bonheur*, Éditions de l'Étoile, Cahiers du cinéma, Paris, 1993.

du désir, s'instituent aussi dans le champ économique-politique non pas essentiellement en termes de différenciation ou de distinction, mais en termes d'injustice ? L'opération métaphorique consiste avant tout à pouvoir parler des rapports de la métropole à l'agriculture sous la bannière de ce qui règle les rapports philosophiques, sociaux, politiques du féminin au masculin (je ne dis pas du féminin et du masculin), à savoir : l'inégalité économique, la hiérarchie des statuts, l'asymétrie des pouvoirs.

Il s'agit d'abord d'inverser le sens de la métaphore mythique, encore tenace en dépit du présent, qui tient la nature, la terre, le meuble, l'ouvert, etc. attachés au féminin, et l'urbain, le dur, le solide, l'érigé, l'immeuble, etc. au masculin. La métaphore genrée n'est pas innovante, et ce n'est pas la moindre des opérations que de remplacer la terre nourricière par le bras musclé et motorisé de l'agriculteur, et la ville érectile par le grand corps protéiforme et étendu de la métropole. Il s'agit d'abord d'introduire du « trouble dans le genre » par une opération simple de substitution sémantique, d'un troc entre des clichés, l'un n'étant ni plus juste, ni plus réaliste, ni plus libérateur que l'autre. La simple inversion des genres ne mène à rien d'autre qu'à pouvoir considérer autrement non pas les genres eux-mêmes, non pas ici les mécaniques d'incorporation ou de métabolisation des clichés, mais le rapport de domination et d'asymétrie qu'ils entretiennent.

La moralisation du discours urbain se signale à moi, pour moi, par une féminisation des valeurs associées à l'espace. Douceur des circulations, soutenabilité du développement, petitesse des infrastructures (« petites fermes », « petites exploitations agricoles »), fluidité des réseaux, citoyenneté de la participation, verdissement des métropoles, etc., le discours (je dis bien le discours pas le réel) est envahi d'une sémantique inspirée des valeurs traditionnellement attachées au féminin en vertu du lien supposé entre féminin et nature d'une part, féminin et éthique d'autre part. L'important n'est pas que ces valeurs soient associées au féminin, mais parce qu'elles le sont, elles éveillent chez moi une méfiance.

Il n'y a jamais, dans notre société, de valeur accordée au féminin autre que symbolique, il n'y a jamais d'autre autorité du féminin que morale. Les valeurs « féminines » me rappellent donc à un glissement et à un détachement toujours dangereux : glissement du social au symbolique et détachement du politique et de l'économique. La valorisation du féminin se fait, aujourd'hui encore, dans l'ordre compensatoire plus que dans celui de la justice. La balance ne se fait pas entre le symbole et le réel. Les compensations symboliques sont le plus souvent contreproductives en termes de pouvoir. Troquer le pouvoir contre de la valeur a, au moins, trois conséquences : d'abord remplacer les situations réelles par des situations typiques, ensuite déplacer subrepticement le sujet de la valeur (le féminin ne vaut symboliquement que maternel, l'étranger que colonisé, l'ouvrier qu'opprimé, etc.), enfin – et à cette fin – couvrir l'asymétrie qui règle les

rapports d'injustice. Couvrir l'asymétrie, c'est délier à ce point les conséquences du symbolique et les conditions du réel, c'est envahir à ce point le champ social et politique par celui du désir, que les inégalités n'y sont plus remarquables, que la valeur de la triade bien-bon-beau a assez d'autorité pour suffire à écarter tout velléité du juste. Maigre compensation... mauvais troc !

C'est une des leçons que je retiens du féminisme dont hérite ma génération et qui constitue, à mon sens, un héritage politique valable bien au-delà du cadre du féminisme lui-même : penser l'asymétrie, c'est s'obliger à penser ensemble régime symbolique, régime économique et régime politique, c'est tenir à l'insécabilité de la reconnaissance, de la répartition et de la représentation<sup>2</sup>. À cette insécabilité, la domination du fantasme dans les discours actuellement portés par la métropole sur l'agriculture fait obstacle. Elle couvre l'inégalité d'investissement (symbolique, économique, politique) entre les espaces ruraux et les espaces urbains, elle couvre les conséquences sociales d'une hiérarchisation morale entre l'écologique et l'économique, elle couvre la brutalité d'une accapuration quasi exclusive de la pensée spatiale par le discours urbain (qui, summum du ridicule, nous inviterait presque à considérer l'espace agricole comme de l'espace public), elle couvre l'aberration économique d'une agriculture subventionnée, elle couvre l'inanité et l'apathie politique en matière d'écologie, elle couvre enfin la domination discursive, économique et politique du métropolitain sur l'agricole. Ce qui me frappe et à quoi j'essaie de répondre à ma manière, c'est que l'agriculture soit toujours tenue, convoquée par l'espace urbain. « Fermes verticales, zones de cueillette, agro-parcs, agriculture de proximité... » : il s'agit toujours d'évoquer ce que devient l'agriculture non pas seulement en ville mais pour la ville, non pas seulement au contact de l'urbain mais dans l'intérêt du milieu urbain, ce dernier étant considéré à la fois comme problème et solution majeure aux « défis » d'un avenir soutenable.

2- Lire à ce propos Nancy Fraser, « Féminisme et capitalisme, une ruse de l'histoire », in *Contretemps* n°6, Éditions Syllepse, Paris, juin 2010.

#### **L'agriculture au sein de la métropole**

La ville a grandi et son aspect a changé. Hier dessinée, érigée et forclose, aujourd'hui innervée, poreuse et étendue, ses limites sont devenues floues, sa forme indéfinie. Ce que j'entends sous le mot de « métropole », c'est une plasticité et une polymorphie possible de l'espace urbain, une féminisation de la forme et de l'identité de l'environnement urbain. Je dis féminisation car les genres féminin et masculin ne sont pas dans une même sorte de rapport à l'identité et à la plasticité. Je rappelle à toute fin utile que je ne parle pas des hommes et des femmes, mais des genres féminin et masculin. Ce que le genre masculin retient de la plasticité c'est la forme, ce que le genre féminin en retient c'est la ductilité. Si le propre du genre masculin est de s'ériger, de s'établir, de se définir, d'être en capacité de s'unifier, de se formaliser, de se cohérer, en un mot ce que l'on appelle communément s'identifier, le propre du genre féminin réside dans un polymorphisme qui l'induit au mime, au travestissement, à la métamorphose, au changement, à l'indéfnition et à l'indétermination.

Le genre féminin parce qu'il est polymorphe peut, depuis l'aube des temps, se permettre de mimer le genre masculin, de lui emprunter ses attributs. Ainsi, voyons-nous çà et là s'introduire de l'agriculture maraîchère, vivrière, écologique dans le texte de l'espace urbain. Qu'une agriculture puisse devenir un des atouts (et des atours) des métropoles, personne n'en conteste le bien-fondé, mais cela a-t-il un minimum de chance de réserver un avenir réel, possible, viable aux agricultrices et agriculteurs ? Rien n'est moins sûr ni, apparemment, moins important.

Il s'agit évidemment de réalisme économique, mais pas seulement. Parlant avec des agricultrices et des agriculteurs, avec des éleveuses et des éleveurs, ce que j'entends ce n'est pas seulement une inquiétude concernant le maintien, la survie et l'avenir de leur activité économique ; inquiétude malheureusement aujourd'hui si également partagée. Ce que je vois et entends, c'est une identité qui se sent niée, infantilisée, humiliée par l'appropriation abusive de l'avenir par la pensée et le discours urbain, violence à laquelle les soucis sanitaires et écologiques offrent la plus efficace des couvertures morales.

Ce que le discours urbain entend sous le mot d'agriculture, ce qu'il retient et ce dont il parle, c'est toujours, peu ou prou, de ce qui manque à l'urbanité. Non pas donc quelque chose de fondamentalement différent, mais quelque chose de fondamentalement manquant. Ce dont il parle, c'est de la nature, ou de quelque chose d'approchant, je dirai plus loin du prosaïsme. Non pas de son Autre mais de son fantasme, non pas de ce que l'agriculture est en mesure d'offrir mais de ce qui fait illusion et cliché. Le rappel de l'agriculture par la plupart des projets urbains que je connais est avant tout un rappel de la nature, un consentement qui ne coûte pas grand-chose à ce que cette nature puisse

être productive et non pas seulement stérilement ornementale. Mais ce que ce rappel n'autorise pas, c'est que cette agriculture prenne place au sein des tissus urbains telle qu'elle est devenue : intensive, productiviste, en un mot exploitante. Exploiter, voilà bien un mot qui reste un verbe pour le masculin et un adjectif pour le féminin.

Le fantasme procède toujours de cette façon : il fait dériver de l'être réel vers de l'être idéal et, ce faisant, il annule l'altérité possible. Le fantasme urbain de nature annule la distinction entre l'urbain et le rural. Quand le fantasme domine, il n'y a plus de différence. Il y a l'installation d'un pouvoir sans concurrence possible. Pour être précise, la différence ne prime plus, elle ne règle plus le rapport. Il n'y a plus la ville et la campagne. Il n'y a plus d'autre de l'urbanité. L'urbain n'a plus de dehors. Il y a l'urbain et le reste, l'urbain et son manque. Ce n'est pas grave en soi. Ce qui est grave, c'est qu'en cette situation de domination du fantasme il n'y a pas de rapport éthique possible de la métropole à l'agriculture. Il y a plus dangereux que l'asymétrie : l'annulation de la différence. Il y a pire que l'inégal : l'injuste. L'asymétrie a cela de juste qu'elle reconnaît des autres. La dissymétrie ne reconnaît, elle, plus que des forts et des faibles, des plus et des moins. Elle n'ouvre pas l'espace de l'affrontement, mais celui de l'indifférence ou... de la guerre.

L'éthique est liée au champ économique-politique. Elle règle les rapports du juste et de l'équitable, pas du désirable. Certains tiennent liée l'éthique à l'ouvert<sup>3</sup>. Derrière ce mot d'ouvert, il y a selon moi la possibilité – féminine si l'on veut – d'une faillite de l'éthique : la possibilité d'une absorption, d'une incorporation de l'autre qui l'annule. L'éthique est liée à la possibilité de faire face, et par conséquent de faire place hors de soi à de l'autre. Telle qu'on la pense d'ordinaire, l'ouverture de l'espace métropolitain à l'agriculture ne consiste pas à faire place à cette dernière, mais à l'absorber dans le projet urbain. Tout cela est théorique. C'est aussi absolument concret. Si l'espace urbain veut faire place à de l'agriculture, il faut qu'il accepte

3- Lire notamment à ce propos E. Levinas, *Totalité et infini*, Paris, Gallimard, 1971, J. Derrida, *Adieu à Emmanuel Levinas*, Paris, Galilée, 1997, et L. Irigaray, *Éthique de la différence sexuelle*, Paris, Minuit, 1984.

4- Terrain choisi pour l'atelier inter-écoles des écoles de paysage – février 2011.

5- Terrain de l'Atelier public de paysage 2011.

## I. L'agriculture au cœur des enjeux contemporains de la métropole ?

### Questions théoriques

d'être sailli par un espace qui se déploie à une autre échelle et autrement que lui, qu'il fasse de la place à une organisation de l'espace qui ne soit pas dictée d'abord par les relations inter-humaines, mais par les rapports commerciaux et économiques de l'agriculture elle-même. Car le fantasme de l'agriculture ce n'est ni la ville, ni la métropole, ni l'urbanité, c'est la Chine.

Je vais prendre trois exemples pour mettre à la disposition de la (du) lectrice(teur) de la réalité et du projet – du discours performatif – dans mes élucubrations. Malgré le ton que je vais employer, je tiens à dire que j'ai de la sympathie pour tout ce que je vais évoquer ci-dessous. Je ne me moque pas. Je vais vite.

Saint-Prix, commune du Val-d'Oise couronnée par la forêt de Montmorency<sup>4</sup>. Le maire, Don Quichotte écologiste reconverti « Debout la République », classe 55 ha d'anciens vergers en ENS. La protection de la biodiversité fait chuter le prix du mètre carré de 300 euros à 10 euros. Les propriétaires des terrains créent l'association « Les révoltés de Saint-Prix ». On a des projets de « vergers conservatoires », « centre de formation d'apprentis », « ruche pédagogique », « observatoire de la biodiversité », mais... « on n'a pas de moyens ». On ne sait pas comment financer l'entretien de ce qu'on a « protégé ». On espère l'intérêt d'agriculteurs bios pour venir « investir » cet espace. Mais ni la situation foncière ni le contexte économique ne sont favorables à un tel investissement. Alors on se demande si on n'en ferait pas un espace dédié à... l'équitation. À la démocratisation de l'équitation ! La pression foncière est certes une force qu'il s'agit de réguler. Mais qu'est-ce à dire classer des vergers en ENS sinon transformer de l'espace agricole en de l'espace « naturel » et « sensible » ? On traite ici l'espace agricole comme de l'espace public. On fait de cet espace « public » le lieu de déploiement du fantasme urbain de nature dans le mépris de la propriété privée et l'ignorance de la réalité agricole. Et l'on regrette que cet espace devienne inculte, désinvesti, abandonné, et l'on veut qu'il (re) devienne un espace de vie, de projet, de partage, de production... Mais de production de quoi d'autre que d'une culture de signes, de médiations et de relations – au sens économique et affectif du terme – désintéressés. Désintéressement et désinvestissement vont de pair. Quand on tient à préserver le champ d'un amour désintéressé, il faut savoir supporter la désaffection.

Deuxième exemple : le parc de la Deûle<sup>5</sup>. Je vais encore plus vite. J'ai d'autres choses à dire. Parc de la Deûle : « Sans les paysans, je m'emmerde. Signé la Terre ». Ce n'est évidemment pas la Terre qui signe, c'est Jacques Simon. Il y va au sillon, au déclaratif, virilement. Il *ravit* l'assistance. Il *enlève* le contrat. C'est « mémorable ». Tellement mémorable que l'on ne parle plus que de ça. Aujourd'hui, il n'est plus question de relier Lens à Lille, ou si peu. Il n'est plus question de l'intercommunalité, ou si peu. Les champs captants ? L'affaire est réglée. Il n'est même plus vraiment question de « conquérir une

image plus "verte" de la métropole ». Il est question de « susciter l'envie », de « donner à voir », d'offrir « quelque chose d'alléchant, de tentant », d'avoir de « la force » et de « l'imagination », de « sortir des envies », de « convaincre » et « rendre palpable », de découvrir des « potentiels », de « FAIRE RÊVER »<sup>6</sup>... Bref, seize ans après, on veut triquer encore. Le Bassin minier se tait. Et les agriculteurs ? Personne ne s'en préoccupe plus. Ils font des stages en gestion différenciée comme on récupère ses points de permis de conduire. Ils font motifs. Depuis le début.

Dernier exemple. Parc Agrari del Baix Llobregat, Diputació de Barcelona, Generalitat de Catalunya<sup>7</sup>. Je résume en substance les propos tenus lors de la présentation du parc. Le paysage, on s'en fout, on s'en méfie comme de la peste. L'agriculture urbaine, c'est de la cosmétique pour les nanas. On n'est pas un jardin. On clôture. « On dit parc agraire comme on dirait parc industriel. » « Nous », ce n'est pas le site – un site lacéré, défiguré par le plus atroce des réseaux de circulation, rien moins que douce, qu'il m'ait été donné de voir. À certains endroits, douze voies infranchissables de routes et de voies ferrées côte à côte ! Alors « nous », ce n'est pas le site. Ce n'est pas la technique. Ce n'est pas le paysage. « Nous », c'est 2938 ha de cultures, 621 exploitations et 1200 travailleurs. « Nous », c'est l'économie, la production, la viabilité économique de la production agricole. On n'est pas là pour la ville, mais on peut sauver l'agriculture en exploitant le fantasme des citadins. On va leur en faire des « visites pédagogiques », on va leur en faire des « dégustations gastronomiques », des « tout ce qu'elles veulent » pour continuer à vivre de l'agriculture. On a fait les comptes. Si l'on en reste à la sacro-sainte agriculture de papa, du terroir, du patrimoine, des valeurs essentialistes et de l'agriculture héritée, dans cinquante ans il n'y a plus d'agriculteurs en Espagne. Alors on a un plan. Pas seulement l'exploitation d'un fantasme. Mais, par derrière, capter un désir, un mouvement, ouvrir les bras à ce qui vient. C'est de l'urbain. Mais c'est de l'urbain jeune, biberonné à l'écologie, au retour à la terre, aux « valeurs simples », au temps des

6- Locutions extraites de la réunion de travail de l'Atelier public de paysage du 4 mars 2011. Étaient présents : Pierre Dhénin (responsable de l'Espace naturel Lille-Métropole), Nathan Starkman (directeur de l'ADU-L), Pierre Gheno (responsable du parc de la Deûle), Yves De Kuyper (directeur de la mission Bassin minier Nord-Pas-de-Calais), Sandrine Belland, Thierry Batte. La plupart des locutions ici reportées sont de Pierre Dhénin.

7- Visite organisée dans le cadre du voyage d'étude à Barcelone de l'Atelier public de paysage, mars 2011.

8- Pons (François), Bergounioux (Pierre), *Les choses mêmes*, coll. Duo, éditions Les cahiers de l'Atelier, Brax, 1996.

cerises. De l'agriculteur avec des dreadlocks et des piercings, l'inénarrable « jeunesse », éclatante et fraîche, inlassablement pleine d'avenir, la différence des générations venant faire le pied de nez à la différence genrée... Discours de la « maturité ». Mérite de l'affirmatif. Il y a de la harangue et de l'engagement. Ça ne se demande pas comment donner envie. Ça a envie.

Ce qui me rassure ici, ce n'est pas l'engagement, ni la jeunesse, ni l'économie, ni la verve, ni la virilité d'une envie suffisante à elle-même. C'est l'image, le travail assumé d'une communication et d'une image de l'agriculture qui se montre, se voit, existe. L'image d'une agriculture réelle. L'image d'un artichaut réel.

### **De la glaise plein les yeux ou l'agriculture mise à nu par les célibataires mêmes**

Vers : du lat. *versus* (part. passé de *vertere* « tourner »), propr. « fait de tourner la charrue au bout du sillon », d'où « tour, ligne, sillon », et p. anal. « ligne d'écriture », puis par spécialisation « série de mots liés par la prosodie et formant l'unité de base d'un poème ».

Prose : empr. au lat. d'époque impériale *prosa* « prose » p. oppos. aux vers, subst. de l'adj. *prosus*, *-a*, *-um*, antérieurement *prorsus*, *-a*, *-um* : « tourné en droite ligne ».

Pervers : empr. au lat. *perversus* « renversé » et au fig. « appliqué à contre-temps ».

Il me reste le plus dur. Mettre en critique un fantasme du rural qui me plaît, mais qui n'est malheureusement pas moins moralisant pour l'agriculture. Il ne s'agit plus de petites fleurs et de cueillettes en ville. Il s'agit de la campagne en noir et blanc, glaiseuse, âpre et morne. D'une campagne « profonde », comme on le dit de la misère. Le fantasme urbain d'agriculture, genre masculin. Ce fantasme-là, il ne veut pas l'agriculture verte, écologique ou pittoresque. Il la veut vieille, pauvre, laborieuse, embourbée, inculte. Il veut pouvoir projeter sur elle ou couler en elle sa nostalgie du prosaïsme.

1996. *Les choses mêmes*. 22 photographies de François Pons avec un essai critique de Pierre Bergounioux<sup>8</sup>. Très belles photos. Très beau texte. J'avais mille manières d'aborder la chose. Malgré mes critiques, c'est un hommage. Je me contente de rapporter, souligner, commenter, rétorquer le texte de Pierre Bergounioux.

« Une chose est sûre, à l'heure tardive, très incertaine où nous touchons, c'est que *le vieux monde agraire* s'efface. Ignoré et déprécié de son vivant, il est exalté à

l'instant de mourir. Trop d'images qui le montrent abondant et dru, pittoresque, folklorique, vert, font songer à ces oraisons funèbres qui magnifient, en leur absence, ceux auxquels on avait refusé, lorsqu'il en était temps, un traitement équitable. [...] Le regard lointain, autrefois méprisant, aujourd'hui esthétisant, transmue l'espace rural, ce lieu de production, en paysage, c'est-à-dire en objet de contemplation et de récréation. »

Jusque-là tout va bien. RAS. Je souligne seulement ce à quoi tient mon adhésion.

« François Pons s'est mis en posture de fixer une réalité paysanne que les préjugés citadins portent naturellement les producteurs d'image, de sens, à dénaturer. [...] Il faut rester quand tout incite à partir, la lumière pauvre, le ciel inclément, la désolation. C'est alors qu'on verra le fonds, la structure poreuse, granuleuse du sol labouré, hersé, biné. La richesse agricole, ce ne sont pas les cultures exubérantes, ondoyantes qu'on traverse, l'été, mais la terre noire, ameublie, morne sous le jour morne, où sommeillent les graines. Tout savoir est amer à proportion de ce qu'il est vrai. Rien n'est plat et sombre comme l'étendue labourée sous la morte saison. »

Peut-on me dire ce qu'il y a de plus « vrai », de plus « naturel » ou de moins « esthétique »... en hiver ? Peut-on me dire en quoi de splendides photos noir et blanc d'un sol labouré sous le jour morne sont plus proches de la « réalité paysanne » qu'un champ de blé peint par Millet<sup>9</sup> ? Qu'est-ce qui fait de François Pons quelqu'un d'autre qu'un « producteur d'image » et de Pierre Bergounioux quelqu'un d'autre qu'un producteur de sens ? Il s'agit seulement d'une *autre* esthétique, d'une esthétique prosaïque nourrie par le fantasme du réel, de l'essence, de l'inculte, du non-poétique, une esthétique dont la modernité est pleine à craquer et pour qui le monde agricole, comme l'industrie, est un motif privilégié.

9- Je me permets d'indiquer ici que ce fameux labour, symbole archaïque de l'esthétique prosaïque et représentant symbolique de la masculinité de l'activité agricole, est tenu aujourd'hui par un bon nombre d'agronomes, d'exploitants agricoles et de paysans pour un des gestes les plus contreproductifs et les plus stérilisants de l'activité agricole, un des gestes les plus radicalement anti-écologiques que l'on connaisse et perpétue.

10- J'ai dit ailleurs que « la classe ouvrière est la première qu'on a mise à nu, considérant qu'elle n'a rien à rejouer d'elle-même, considérant qu'elle ne peut pas endosser de costume ni de pose. Cette classe, nous nous la représentons au foyer, ou en grève, en lutte – en passion ou en action – jamais finalement en représentation ». La même chose est valable pour le monde agricole. « Prendre place : pour un espace social », in *L'architecture et ses images*, Revue Sociétés et Représentations n°30, Publications de la Sorbonne, Paris, décembre 2010.

« De même qu'il a décapé les champs, le chemin et la chaumière de leur apprêt cosmétique, François Pons *dépouille* les hommes de leurs gestes augustes et des oripeaux folkloriques. On a vu la terre sous le jour froid qui *met à nu* sa nature foncière, sa valeur de capital. C'est aux heures opposées, caniculaires qu'on verra *le paysan en acte, noir, ruisselant, ployé par la fatigue*. [...] *Les paysans de François Pons sont sans visage* lorsqu'ils sont vus au champ, *fermés à l'interaction par excellence, au face à face*. [...] Quand ils sont saisis au repos, c'est sans art. [...] Toute pose est suspecte. Elle suppose, si peu que ce soit, une manipulation, la dissimulation ou l'abandon d'une part de son être au profit d'une apparence profitable, un calcul, une fausseté. [...] L'authenticité que l'on concède aux paysans n'est jamais que *leur ignorance des techniques dominantes, c'est-à-dire urbaines, de présentation et de représentation de soi*. [...] Les spécialistes de la représentation ne tiennent pas compte du fait que le monde paysan se prête à toutes les projections parce qu'il est dépourvu de contrôle sur sa représentation. [...] *Autour d'eux, pareil à eux, le décor nu, fatigué*, neutre de lieux qui ne sont pas, simultanément, des décors mais l'expression qui s'ignore comme telle de la nécessité, la table de bois où poser le bras, comme des outils, et se nourrir, le lit sans chevet où simplement se reposer. »

C'est là que je rétorque. « François Pons a échappé aux clichés de la vision classique, qui est une vision de classe, en se rapprochant de son objet. L'avancée esthétique a un fondement éthique. » Ni Francis Pons, ni Pierre Bergounioux, ni tant d'autres qui nous ont offert cette poésie prosaïque, n'échappent aux clichés d'une vision classique, d'une vision portée par la classe bourgeoise sur la classe « laborieuse », laquelle, c'est bien connu, va éternellement nue, sans image, sans représentation d'elle-même, sans rites, sans pose, sans appareil, sans socialité, sans médias ni médiation, sans technicité, sans canapé, sans téléphone, sans costume du dimanche, sans loisirs, sans parole... Nue, brute, muette, autant dire inhumaine. « Ignorance des techniques dominantes, c'est-à-dire urbaines, de présentation et de représentation de soi. » Quelle arrogance ! Comment peut-on imaginer que la capacité de présentation et de représentation de soi qui sont au fondement de toute subjectivité puisse échapper à une partie de l'humanité<sup>10</sup> ? Vous connaissez beaucoup de paysans qui vivent encore, en 1996, avec pour seul décor une chaise en bois à la Van Gogh et un lit digne de Rossellini ? Sait-on quel art de la communication et quelle aptitude à la sociabilité sont requis pour vendre du lait à la coopérative ou une vache à son voisin ? Que j'écrive tout ceci sans porter attention à la présentation et à la représentation de moi-même, sans égard pour ceux qui m'entourent, fait-il de moi *ipso facto* une paysanne, un membre de la classe « laborieuse » ? Je suis au travail, voilà tout. Ni ma vie ni celle d'aucun autre humain ne se réduit à cette activité professionnelle. Même au fin fond des Pouilles, la vie paysanne ne se réduit pas à cette absence à la représentation de soi-même, simplement parce que c'est de la vie.

Elle ne se consume pas entière dans le « labeur », même si les visages burinés et les peaux tannées « représentent » *le* labeur à qui n'en connaît pas la sueur. La vie, toute vie, n'est ni nue, ni brute, ni muette. Elle est ici déshabillée, dénudée, brutalisée, dévisagée, et on lui coupe la langue sans pudeur. On la réduit au corps à corps. C'est très beau. Mais ce manque de pudeur ne découvre qu'une nudité indifférente et irréelle. C'est prosaïque. Ce n'est pas réaliste. Encore moins éthique.

La difficulté théorique ouverte par le prosaïsme est de même type que celle du genre masculin. Que la forme de ce genre ne fonctionne pas dans l'économie des regards et des images de la même manière que l'apparaître ne doit pas nous faire oublier qu'il s'agit toujours ici de faire fonctionner le champ du désir. Qu'elle nous plaise ainsi l'agriculture, prosaïque, ne nous autorise pas à penser que cet amour lui fait du bien, encore moins qu'il ouvre à un rapport éthique possible avec elle.

### ***Faites monter l'aventure au-dessus de la ceinture***<sup>11</sup>

Tout cela est critique. Je ne propose pas grand-chose. Je déménage à petits bras. Le but était de désencombrer. Il ne s'agissait pas de mettre en cause la valeur de l'écologie ni celle du fantasme. Il ne s'agissait pas de ridiculiser qui que ce soit ni quoi que ce soit. Le travail était métaphorique. Il s'agissait d'accentuer des fantasmes pour qu'ils ne dominant pas la réflexion, de faire de la place à une réflexion éthique possible et, finalement, de redonner du jeu à un amour possible du discours urbain pour l'agriculture, du souffle aussi bien à un désir possible de la métropole pour la ville. Car j'écris depuis et pour la ville, et la métropole ne se suffit plus de la ville. Elle veut faire de ses boulevards des allées plantées. Elle troque les places publiques pour des espaces verts. Elle se conçoit à l'échelle géographique. Elle veut de la ville avec des jardins, des potagers, des agoras, des tonnelles, des fleuves, des reliefs, des vaches, mais elle ne prévoit pas les champs, les

11- Extrait d'une chanson d'Alain Bashung, *Faites monter* dans *L'imprudence*, Barclay, 2002.

## I. L'agriculture au cœur des enjeux contemporains de la métropole ?

---

### Questions théoriques

silos, les tracteurs. Son désir se déploie sur des images et reste sans objet et sans jeu. C'est le sort du dominant d'être dépossédé du jeu du désir. Le dominant a tout ce qu'il veut et le désir lui manque.

« *Moi c'qui m'plaît chez les filles, c'est la banlieue* », disait Léo Ferré. Je n'ai jamais rien compris à ce que voulait ou pouvait dire cette phrase que j'aime tant. Moi c'qui m'plaît dans la banlieue, c'est les filles. Ces filles qui viennent et font face en minijupe et en argot, en pantalon et dans le français de Voltaire aussi bien. Ces filles qui n'ont plus rien de ce féminin des « passantes », légères, éthérées, muettes. Et c'qui m'plaît dans l'agriculture, c'est les garçonnnes ! Ces filles aux bras déliés et qui manient des tracteurs. Ces hommes aux bras fuselés et qui vont au théâtre le week-end. Il ne s'agit ni de virilité ni de troquer un genre pour un autre. C'qui m'plaît, ce ne sont ni les minijupes, ni les pantalons, ni l'argot, ni Voltaire, ni les bras déliés, ni les tracteurs. J'aime autant ou aussi peu les jupes longues, les bras musclés et les vélos. C'qui m'plaît, ce qui me satisfait intellectuellement, c'est le « et ». Les « bras déliés » *et* « qui manient des tracteurs ». Ce qui me rassure, c'est l'addition infinie des « et » à laquelle il nous faut recourir pour décrire chaque être réel, chaque situation réelle. Tous ces « et » qui font voler en éclat les clichés, l'espace que cela libère, l'air vivifiant que cela offre à l'esprit, cette sortie, cette fuite –éthique finalement – hors des catégories du genre et du fantasme. Mon propos n'est pas tenu par une pensée de l'androgynie. Il l'est par une pensée de l'altérité.

Il ne s'agit pas pour moi de préconiser l'installation de pans de Beauce dans les centres-villes. Il s'agit pour moi de ne pas plomber l'agriculture par les fantasmes de ceux qui ne la connaissent pas. Il faut mettre des « et » non seulement pour faire resurgir de la différence entre la ville et le rural, mais aussi pour faire resurgir de la distinction au sein de l'agriculture elle-même. Il y a de la différence entre une agriculture soutenable et une agriculture bio et une agriculture raisonnée, entre l'industrie agricole et l'exploitation agricole et les paysans, entre les « vieux » paysans et les « nouveaux » paysans, entre un tracteur de labour et un tracteur d'ensemencement direct, etc. Je ne connais pas grand-chose à tout cela, mais je sais qu'à l'image, je sais en tant qu'urbaine que je ne peux pas d'emblée faire la différence. C'est pour cela que de l'agriculture je parle le moins possible. Autre raison d'une métaphore et raison d'une position éthique *a minima*.